

LES CÔTÉS PÉNIBLES DU JOURNALISME



Esther. — Vraiment? Vous avez été journaliste?
Lucie. — Oui; je faisais les *intérieurs* et les *chroniques*; mais j'ai été obligée d'abandonner.
Esther. — Pourquoi donc?
Lucie. — Mon rédacteur en chef m'avait chargée de faire un article sur notre privilège de faire la demande de l'année bissextile.
Esther. — Et vous avez reculé devant la tâche?
Lucie. — Non; mais il m'a bien fallu me risquer à faire la demande, et j'ai été acceptée.

LE CHASSEUR SAKER

Saker, enfant d'une audace excessive, passait sa vie à parcourir ce pays fiévreux plein d'une attirante sauvagerie; il était toujours en maraude, prenait les perdreaux aux lacets, dénichait dans les joncs les oiseaux d'eau. Mais il s'arrêtait parfois dans ses promenades; une ambition lui venait, il rêvait de cet ennemi terrible qu'il eût été si fier de terrasser. Les nuits d'affût, pleines d'anxieuses attentes, où l'immobilité devient une torture lorsqu'on est assailli par des nuages de moustiques, ne l'auraient point effrayé, mais il n'avait pour arme qu'un couteau kabyle, et sa mère, une veuve, était trop pauvre pour lui acheter un fusil.

Il était marié, depuis un an, à une enfant de douze ans.

Aouda, un peu frêle, le teint jauni par la fièvre, et des yeux ardents et doux; son père passait presque pour riche au milieu de ces misérables; il avait deux chèvres, deux vaches, un petit carré de tabac.

Or, un matin, en s'éveillant, il ne trouva plus ses deux chèvres; les traces du lion, visibles dans l'enclos, ne laissaient aucun doute sur le sort qu'avaient subi les pauvres bêtes.

Ce fut pour la famille un vrai désastre. Le vieux Belkassam veilla deux nuits, soutenu par l'espoir d'une vengeance. Mais le lion, sans doute, voyageait et trouvait ailleurs sa pâture. Le guetteur ne vit rien et n'entendit rien; la fatigue alors l'emportant, il dormit auprès de sa fille. Deux jours après, terrifiant spectacle, la plus belle vache était égorgée!

Les lamentations d'Aouda chantant sa plainte entrecoupée de cris aigus et de sanglots, mirent sens dessus dessous le petit hameau et touchèrent le cœur de Saker, qui jura de mourir ou de mettre aux pieds de sa bien-aimée la dépouille de l'animal qui venait de les ruiner.

Il courut tout le jour, suivant les traces jusqu'aux fourrés les plus épais; il reconnut l'endroit d'où le lion avait dû sortir, où il lui faudrait se poster pour être à peu près certain de le rencontrer. Il fut muet pendant le repas du soir, mangea du bout des dents un morceau de galette

d'orge, but une stalla remplie d'eau, et répondit à peine à sa mère qui, devinant son projet, essayait de l'en détourner.

Il lui prit tout ce qu'elle possédait d'étoffe de tellis et de haïk, en fit des espèces de banderoles dont il enveloppa ses membres bien serrés, accumula sur sa tête les chéchias, les turbans, couvrit le tout de deux burnous très épais, et partit, n'ayant pour arme que son couteau.

Dans les clairières entourées de noirs massifs, où poussent dru les herbes blanches des dunes, les rayons des étoiles glissaient comme sur un lac immobile. Auprès d'un bouquet d'arbres abritant un petit ruisseau, Saker s'assit, tournant le dos aux broussailles dont le lion avait dû sortir. Pendant une heure ou deux il attendit; aucun bruit ne troublait la solitude, que le doux clapotis de l'eau.

Tout à coup un choc formidable le renversa le visage dans le sable. Sans bouger, il souleva d'un doigt les capuchons dont ses yeux étaient recouverts, et vit à ses côtés l'énorme bête: un lion à crinière noire, superbe et majestueux dans son immobilité; on eût dit qu'il réfléchissait sur la nature de l'obstacle qui lui avait barré la route, dérangeant sa promenade paisible, car il n'était point affaîmé. A quelques pas de là gisaient les restes de la vache égorgée la veille.

Après un instant qui parut long à Saker, le lion marcha à pas lents vers le ruisseau. Or, tandis qu'il buvait, Saker roulant sans bruit sur lui-même, se trouva couché sur le dos, et, le poignard dans la main, il attendit immobile.

Désaltéré, le lion revint vers lui, s'arrêtant à ses pieds; il le flaira, et, remontant peu à peu en le couvrant de son corps, il arriva jusqu'au visage. L'homme sentit alors un souffle brûlant de fournaise; regardant entre les cils, sous la paupière à demi-fermée, il vit luire des yeux énormes, deux yeux verts au regard fixe, qui lui donnèrent un frisson.

Les pattes de devant bien écartées, le lion semblait indécis. Alors, comprenant qu'il était perdu s'il tardait plus longtemps, Saker, d'un geste foudroyant, plongea son couteau dans la poitrine et la fendit jusqu'aux entrailles.

Un rugissement terrible, un coup de griffe sur l'épaule, si puissant que, malgré les burnous, les linges, l'Arabe fut meurtri, puis la bête énorme roula agonisante à ses côtés.

Saker attendit avant de se relever; puis, certain de sa mort, il rentra brisé, mais bien heureux, dans sa tente. Aude-là des massifs sombres, l'horizon s'éclaircit déjà; le chant des coqs, les bêlements des chèvres sonnaient le ré-

veil au petit hameau. Sa mère et sa femme avaient veillé dans l'inquiétude; mais aussi quand elles le virent, quel triomphe!...

Aouda en fut fière.

Outre la prime qu'il toucha, il échangea la peau de l'animal contre un assez bon fusil, et, à partir de ce jour, panthères et lions tombèrent sous ses balles. Il est devenu le plus fameux tueur de fauves de la contrée. Intrépide, toujours il paraît rayonnant quand il conte ses chasses et rappelle leurs dangers. S'il vous arrivait, chers lecteurs, de le rencontrer dans un bois, si brave que je vous suppose, vous seriez peut-être effrayé, tant le tueur de lion à l'aspect d'un brigand: sa robe de laine feutrée, couleur de rouille, est, de-ci de-là, rapiécée de drap rouge et de drap bleu; sous le capuchon retombant brillent deux yeux creux et profonds, très rapprochés d'un nez busqué, et la physionomie, quand un bon sourire ne l'éclaire pas, a une expression d'énergie si intense, qu'elle en est vraiment brutale; ses jambes nerveuses, ses bras maigres tatoués, pleins de cicatrices ont l'air d'être enveloppés d'une gaine en cuir gaufré, tant la peau ridée en est noire et dure.

Aouda enthousiaste, encourageant sa passion, est restée sa seule compagne. Comme, dans ma curiosité, je regrettais tout haut qu'un sot usage ne me permit pas de la visiter, Saker sourit d'un sourire malicieux et mélancolique et me dit, probablement pour me consoler:

—Aouda, maintenant, vieux beaucoup!

(*Petite Revue Maritime.*) PAUL DANYAL.

LA VALEUR DE SON CHEVAL.

Le docteur Granddosedose (à un muquignon). — Hello! Vous faites une promenade bien matinale! Est-ce pour votre santé?

Baptiste Louvoyeur. — Pas précisément; je m'en vais montrer mon cheval à un individu qui veut l'acheter. Dites donc, que me donneriez-vous pour cette bête?

Le docteur Granddosedose. — La pauvre bête! Une bonne prescription.

COMPROMIS EN VILLÉGIATURE

Lui. — Ma chère Amélie, je suis allé dans le jardin, ce matin, et j'ai vu qu'il y a beaucoup d'asperges à point. Vu que ce sont les premières de la saison, je les ai laissées pour que tu les cueilles toi-même.

Elle (ignorant la nature d'une asperge et voulant cacher son ignorance). — Je vais te dire, chéri; nous allons y aller tous deux: tu les cueilleras et moi je tiendrai l'échelle.

STRATÉGIE BISSEXTILE



Lui. — Je suis en amour; voulez-vous me servir de confidente?

Elle. — Avec plaisir; j'adore cela.

Lui. — Me conseillez-vous de demander votre main?